



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs de Michel IRIART

On peut dire du récit des guerres de ce vétéran franco-Buenos-Airien combattant de la seconde guerre mondiale et du conflit indochinois qu'il fut toujours là où était l'action.

A tout juste 81 ans, avec ses cheveux emmêlés et au milieu de sa collection préférée de pipes, Michel Iriart est un conteur passionnant avec un sourire complice toujours prêt et un passé fascinant digne d'un roman de Stendhal, une vie aventureuse qu'il sait raconter avec toute les qualités d'un excellent narrateur.

Né à Buenos-Aires, au cœur du quartier de Almagro le 25 février 1920, ce fier descendant de Basques français est le fils d'un éminent journaliste français arrivé dans sa jeunesse en Argentine, devenu Directeur de l'Agence Havas de Buenos-Aires (laquelle deviendra plus tard l'agence France-Presse) et décédé en 1967.

Quand commence la seconde guerre mondiale, Michel Iriart a jusqu'ici mené une "existence ordinaire". Il a étudié le Droit, a fait quelques expériences de jeunesse dans le journalisme et participé aux activités de la collectivité Française en Argentine. Tout va changer d'un coup.

Après l'invasion Allemande et la chute de Paris, arrive à Buenos-Aires l'appel enflammé que le Général De Gaulle lance le 18 juin depuis Londres aux Français du Monde entier qui ne se résignent pas à la défaite et veulent continuer le combat

Il contacte alors le comité De Gaulle de Buenos Aires qui se trouvait rue San Martin, se présentant comme volontaire pour combattre. « Je me suis engagé dans ce comité local rappelle Iriart, mais je ne voulais pas gêner mon père qui à l'époque travaillait pour l'Agence Havas, et je ne le dis ni à lui, ni à personne.

Après plus d'une année de collaboration au comité De Gaulle, on l'envoya en Angleterre pour recevoir une instruction militaire. « Pour ma part, j'étais sur un navire qui naviguait seul, chargé d'Anglais et de Polonais résidant en Argentine qui voulaient tout comme moi aller combattre les Nazis.

Nous sommes arrivés aux Bermudes et en les quittant, un sous-marin allemand nous a torpillé. Un navire Nord-Américain nous a ensuite emmenés à New-York, puis de là nous sommes allés à Halifax ou nous avons embarqué, cette fois au milieu d'un convoi de 99 navires dont 83 étaient des pétroliers qui amenaient du pétrole aux Russes à Arkhangelsk. Nous étions une invitation flottante au désastre.

Un des navires fut torpillé et notre navire fut attaqué par des Fokker-Wulf 190 de la Luftwaffe.

Enfin, notre navire quitta le convoi et arriva à Southampton où nous avons pu débarquer

Là, on n'acceptait pas tout le monde. Les Anglais se méfiaient beaucoup des nouveaux arrivants.

Aussi, on nous mena à Patriotic School, un centre de renseignement où eurent lieu les premiers interrogatoires. De là, on m'emmena dans un autre centre d'où je fus autorisé à rester en Angleterre.

L'étape suivante fut un grand camp militaire, le camp principal de l'armée de De Gaulle, où je fus affecté à un bataillon de soldats venant de Madagascar. Un jour, par hasard, le commandant en chef du camp me vit et me demanda d'où je venais et ce que je savais faire. Je lui répondis que j'étais étudiant en droit. « Et qu'est-ce que vous faites là ? » me dit-il. Immédiatement, il appela un sergent et lui ordonna d'écrire un ordre de transfert à l'école militaire française où l'on m'emmena immédiatement.

J'ai passé deux ans dans cette académie militaire qui était située près de Birmingham, dans la commune de Bewdley. C'est le jour du débarquement de Normandie, le 6 juin 1944 que j'ai été promu Aspirant. »

De Bewdley, il garde un souvenir ému lié au légendaire Général De Gaulle dont il est resté un admirateur inconditionnel jusqu'à ce jour. Pour De Gaulle, se souvient-il, je l'ai rencontré à l'Ecole Militaire. Je l'ai salué et je lui ai dit que je venais d'Argentine. Il m'a promis qu'un jour il viendrait dans mon pays (Ce qu'il fit en 1964).

Michel Iriart se garde de donner des accents héroïques à un récit qui s'abstient autant de la pédanterie que de l'humilité



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs de Michel IRIART

Il semble ne pas réaliser qu'en fin de compte, son histoire constitue un morceau des dernières guerres romantiques, d'une époque qui a pris fin au milieu du XXe siècle avec les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki

Ainsi, il raconte sur un ton ordinaire que deux semaines après le jour J, il atteignit le sol français « les Allemands étaient encore là, à Bayeux, la ville de la Tapisserie »

Comme je parlais espagnol, anglais et français, on m'affecta comme officier de liaison entre le Général Bradley qui commandait les troupes nord-américaines dans le Cotentin et le Maréchal Montgomery qui était à Caen. Je me déplaçais en moto et je portais des messages qui paraissaient très importants dans une petite sacoche.

Une fois, comme je n'avais pas de mission, le commandant en second de l'école militaire me dit que je perdais mon temps et m'emmena avec lui. Il me confia que nous devions aller dans une ville proche de Paris. Plus tard, il me précisa qu'il venait de voir De Gaulle et qu'il portait des directives pour Georges Bidault, le Président du conseil National de la Résistance.

Cette même nuit, nous allâmes en Jeep, moi et mon commandant, De Cabrol, un cavalier fameux, noble et officier de cavalerie. Il est entré dans le bureau où se trouvait Bidault. Pour moi, je restais en dehors, dans l'antichambre avec la secrétaire que l'on surnommait « Crapote » et qui plus tard a épousé Bidault. Cette dernière, m'a montré sur une carte déployée sur une table à quel endroit nous devions aller. Le jour suivant, ce fût la libération de Paris où j'entrais avec le gros de la troupe de Leclerc.

Le jeune lieutenant Iriart se lassant d'aller ici et là à moto, les nazis ayant fait leur reddition à Paris, il fut affecté de façon provisoire dans un bureau situé à quelques mètres de la place Vendôme.

Le responsable était le commandant Lambert, un architecte qui avait habité à Hollywood et qui était très ami avec Marlène Dietrich qui venait d'arriver à Paris. Il m'a demandé de l'accompagner et de la guider dans Paris parce qu'il n'en avait pas le temps. Elle était logée au Ritz. J'arrivais dans la voiture de mon commandant, une automobile ordinaire, mais portant l'insigne de la croix de Lorraine sur ses portières. Lorsqu'elle la vit, Marlène Dietrich, s'agenouilla pour embrasser l'insigne de la France Libre, sans tenir compte de toute la foule présente pour la voir. En dehors des anecdotes, ces tâches se suivaient sans me plaire et je demandais à être transféré au front.

Un sous-officier me conduisit jusqu'en Lorraine et se présenta au fameux chef Raymond Drône :
Mon colonel – lui dit-il – voici le lieutenant Iriart qui a été affecté à votre compagnie.

Drône nous a regardé et a répondu : « *je n'ai demandé personne : Qu'il retourne d'où il vient.* »

Comme il pleuvait et qu'il y avait beaucoup de boue, cela ressemblait à la guerre de 14.

Le sous-officier lui a demandé la permission d'attendre pour repartir que la tempête s'arrête. Drône a accepté et nous sommes restés pour dîner.

Durant le repas, il a voulu savoir d'où je venais parce qu'il avait remarqué que j'avais un accent peu commun. Comme je lui déclarais que j'étais Argentin, il est devenu comme fou : « *Argentin, donc tu parles espagnol ! Tu prends en charge immédiatement la troisième section.* »

Le chef de la troisième section, Portère était gravement blessé et les soldats de la 9^e compagnie étaient presque tous Espagnols, raison pour laquelle on l'appelait « la nueve » en espagnol.

Le lendemain matin, selon la coutume des troupes françaises, on réunit la compagnie et le chef me présenta comme nouveau chef de la troisième section. Je faisais figure de jeunot et j'étais un peu gêné parce que c'étaient des anarchistes, combattants qui avaient fait la guerre civile espagnole. Avant que la formation ne se disperse, je leur demandais de rester quelques instants

En français, je leur indiquais que j'étais très fier d'être à la tête d'une troupe si glorieuse et que puisque parmi eux il y avait des Espagnols, je leur parlerai en espagnol puisque j'étais Argentin.

Les visages s'éclairèrent et comme plusieurs avaient de la famille en Argentine, nous nous découvrimmes des relations communes. Je reste en correspondance avec quelques-uns d'entre eux. Ceux qui survécurent sont allés surtout à Barcelone.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs de Michel IRIART

Combien d'hommes commandiez-vous ?



La troisième section comptait 60 hommes et faisait partie d'une compagnie de 180, sous le commandement de Dronne, un des officiers les plus admirables de la France libre. Un homme très cultivé. Nous étions en Lorraine, mais de là, nous sommes allés jusqu'à Strasbourg puis nous avons ensuite été en Allemagne. Pour traverser le Rhin, nous avons dû nous débrouiller avec nos propres moyens parce que les ponts étaient coupés. Nous sommes allés jusqu'à un endroit appelé Inzell, près de Bechtelsgaden et là, nous avons eu une grosse affaire, une attaque des SS qui nous provoqua pas mal de pertes. Un des tués était mon ordonnance, Tolka Bolgoff, fils de russes

blancs résident en France. Il avait 18 ans et c'était six heures avant la fin de la guerre

En continuant à avancer, nous avons rencontré les Américains qui comme vous le savez voulaient toujours être les premiers. Le capitaine Américain qui était un parachutiste. Il me dit qu'il venait nous relever et que nous avions très bien travaillé. Sûr que nous avons bien travaillé. Ils ont avancé d'un kilomètre et se sont heurtés à un poste allemand. Alors, ils sont revenus nous demander d'être à l'avant-garde "parce que nous connaissions mieux la région".

La question était de savoir quel drapeau serait le premier à flotter sur le nid d'aigle n'est-ce pas?

Je savais que les Américains poursuivaient l'idée d'arriver les premiers à la maison d'été de Hitler, aussi, j'ai ordonné à mon second de prendre la moitié des hommes, ceux qui étaient les plus fatigués et de nous suivre à distance en empêchant les Américain de passer.

Les Américains nous demandèrent de ne pas trop nous éloigner et étaient convaincu que nous ne le faisons pas parce que ceux qu'ils voyaient étaient mes retardataires qui étaient à un ou deux kilomètres derrière nous.

La maison de Hitler était un peu abîmée parce que les Anglais l'avait bombardée le 24 avril. Je crois et que nous étions le 5 mai. Dans un couloir, nous avons trouvé un Officier Allemand qui s'était suicidé. Nous l'avons occupée, nous avons déployé le drapeau français et regroupé les troupes françaises de tous les côtés

L'Américain s'est mis en colère et a juré qu'il allait me tuer.

Pour cette raison, on m'a transféré sur une autre aile. Nous faisons partie de l'armée américaine. La Division Leclerc, bien qu'elle comporta vingt-six mille hommes faisait partie de la troisième armée de Patton. Ensuite, comme les Américains ne nous voulaient plus là, nous sommes rentrés en France par la Sarre.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs de Michel IRIART

Une fois la guerre terminée, Michel Iriart a poursuivi sa carrière militaire en Indochine mais le capitaine Iriart quitte finalement l'armée fin 1946.

De retour à Buenos Aires, sa ville natale, il pousse la porte de l'AFP où le directeur Basile Tesselin, un des fondateurs de l'Agence, l'engage. Michel Iriart connaissait bien la maison, car son père était, dans les années 1920 et 1930, le N.2 du bureau de Buenos Aires de l'agence Havas, ancêtre de l'AFP.



Coups d'Etat, entretiens avec Fidel Castro ou Lyndon Johnson pendant la Guerre froide, élections historiques, catastrophes naturelles, conflits, Iriart a écumé l'Amérique latine pendant ses 38 ans de carrière à l'AFP.

Il a notamment dirigé les bureaux de Mexico, Buenos Aires et Santiago de l'agence. De là, il partait en reportage dans les autres pays de la région.

"Il lui est arrivé de revenir de mission et de repartir le soir même vers une autre destination", se souvient son épouse Hélène, mère de leurs trois enfants, qu'il avait rencontrée en 1947 sur le bateau entre la France et l'Argentine.

Michel Iriart est mort dans son bureau, au milieu de ses souvenirs, des photos, des coupures de journaux, des décorations militaires et de sa collection de pipes.

Source

Textes en espagnol :

<http://fvdbayones.blogspot.com/2015/01/michelle-iriart-el-oficial-argentino-de.html>

<http://www.lanacion.com.ar/210798-las-guerras-de-un-porteno-afrancesado>

<https://www.pagina12.com.ar/diario/sociedad/3-88865-2007-07-29.html>